



22^e Prix du Livre en Poitou-Charentes à Jean-Paul CHABRIER

Cher Jean-Paul Chabrier,

Ce Prix que nous vous remettons aujourd'hui est justifié tant par votre parcours d'écrivain que par votre dernier livre, *Vers le Nord*, paru aux éditions l'Escampette.

Un lecteur attentif remarquera en effet ce que votre travail, jalonné d'une dizaine d'ouvrages publiés en 30 ans, comporte de cohérence derrière ses tours et ses détours et de persistance sous son apparente désinvolture. N'est ce pas la qualité d'un style, d'un univers personnel que ce jeu de miroirs dans lequel vous nous entraînez et où nous reconnaissons sous le masque mais sans peine le maître du labyrinthe ?

Evoquer votre parcours serait une hérésie si on le réduisait au factuel d'une production rare, en ignorant les étranges cheminements de la gestation. Je m'y engage cependant quelque peu, tout en connaissant les limites arides de l'exercice.

Peut-on parler de carrière littéraire en ce qui vous concerne ? Je préférerais pour ma part user d'une métaphore, celle d'une première « exposition » : c'était en 1979 avec la publication de votre premier livre chez Belfond, *L'amour est toujours bleu*, comme un clin d'œil peut être à Paul Eluard. Nous sommes déjà dans votre univers : l'amour pur et impossible y habite le cœur d'un improbable personnage et préfigure déjà l'inextinguible soif d'amour de Maximilian Orme, héros de *Vers le Nord*.

Cinq ans après, en 1984, parut aux Editions de Minuit, *Un père*. Le narrateur y relate les épisodes de sa vie, ses fuites, ses errances et tente au travers des méandres douloureux de l'écriture de retenir la présence de la figure éponyme... C'est dans cet ouvrage, aussi, que vous questionnez votre alchimie : « Comment l'écriture vient-elle » demandez-vous « qu'est-ce qui fait que tout à coup, les mots se mettent en place et, ainsi, prennent une telle force qu'ils puissent créer une illusion plus vraie que la vie ? »... Des mots, vous faites de l'or, au service d'une ligne de fuite qui vous conduira à l'écriture de *Sud Ouest*, publié quatorze années plus tard...

Sans théorisation, mais par la narration elle-même, votre œuvre se pose au cœur de notre intime réalité. C'est là que résonnent au plus juste les secrets de nos chants. Mais est-ce de la vie réelle – ou supposée telle – que vous nous parlez ? Est-ce plutôt d'imaginaire ? Ou mieux encore de cet entre-deux « doux amer » comme l'écrivait Claudel, ce lieu où le rêve et le réel se mêlent pour ne former plus qu'un, peut être un miroir de votre vérité originelle où les différences se fondent dans le tout ? Votre écriture est un talisman rare qui nous ouvre autre chose, de l'autre côté du miroir peut être, dans le champ où l'on vit plusieurs vies, aussi multiples que les voies enchevêtrées de nos sentiments. Car, comme vous le dites dans un texte inédit que nous publions à l'occasion de la remise de ce Prix du livre, l'écriture n'est-elle pas « l'activité même des sentiments » ?

Mais revenons à votre parcours littéraire que nous couronnons aujourd'hui, encore que nous ne l'ayons jamais quitté en parlant de votre univers. En 1996, paraît à la Table Ronde un étrange roman, *La joie de vivre*. A la fin du récit, le narrateur entreprend une promenade dans la neige, un jour de Noël. « Le froid me saisit. Il se remet à neiger à gros flocons. Tout était désert et silencieux. Déjà, mes pieds et mes mains étaient gelés. L'air qui pénétrait dans ma poitrine était de la glace. Sous les arbres, je m'allongeai et fermai les yeux. » Ces phrases haletantes ne sont pas sans évoquer, presque décrire, la mort de Robert Walser, lors d'une promenade dans la neige le jour de Noël.

Citer le nom de Robert Walser lorsqu'on parle de vous n'est évidemment pas neutre. Les points communs avec ce très grand écrivain suisse (mort en 1955) sont nombreux. La recherche par l'écriture de la simplicité première, le souci d'un équilibre entre la difficulté de vivre et la beauté du monde ; et surtout une conception de la littérature comme enquête sinon réponse possible au sens de la vie.

En 1998, vous publiez à l'Escampette, le roman *Sud Ouest*. On y suit le narrateur dans son « apprentissage de la ville » (nous volons cette belle expression à Luc Dietrich, cet autre cousin littéraire republié il y a quelques années par le Temps qu'il fait...) et dans celui du métier d'écrivain, abolissant la frontière entre réel et imaginaire, et prolongeant ainsi le questionnement exprimé dans *Un père*.

Il faudrait citer vos autres livres : *Pendant que tu étais à Florence, J'ai rencontré Perdita*, *Autobiographie d'une arme à feu*, qui tous, à leur manière, sont des réflexions sur l'incertitude de vivre et l'irréalité du monde...

Mais faisons un bond dans le temps pour arriver en 2008 et à l'ouvrage qui nous réunit ce soir. Parti du Sud-Ouest, vous voilà maintenant qui cheminez *Vers le Nord*. Or en dépit de sa concision géographique, le titre est là pour nous égarer car il s'agit plutôt de le perdre, le Nord !

Cette histoire presque sans commencement (si ce n'est un télégramme intempestif, brutale intrusion de la réalité extérieure dans le nid du héros) n'a assurément pas de fin... Elle se déploie pourtant en un seul jour, et nous devrions l'appréhender facilement, ne pas nous laisser déborder... Mais les carrefours de la vie, les jeunes filles rencontrées, sont aussi nombreux autant que les livres à lire et à écrire dont cet unique jour foisonne...

Si la narration est séduisante par sa thématique, il serait injuste de ne pas saluer l'outil qui la fait vibrer : à savoir le style ; oui, c'est votre style qui, dès le premier plongeon visuel dans votre livre, avant même que le premier mot ne soit lu, attire. On se plaît à projeter nos lectures de Joyce, nos enthousiasmes pour certains auteurs du Nouveau roman lorsqu'on parcourt vos phrases qui se déploient dans un paragraphe d'une telle envergure qu'il fait perdre tout repère traditionnel, qu'il envoûte comme une litanie jusqu'à ce que nous perdions le sens de notre équilibre, jusqu'à ce que nous abdiquions nos habitudes de lecture, scandées par le paragraphe classique, pour entrer dans votre prosodie, à mi-chemin entre le réel et l'imaginaire certes, mais aussi entre la prose et la poésie, une prosodie soutenue par l'ampleur du tissu narratif.

Où en sommes-nous en définitive ? Notre lecture va nous conduire dans les méandres de votre pensée, dans cette sous conversation que vous entretenez avec vous-même, cet autre vous, et que vous nous offrez, dans sa densité, ses atermoiements, ses ponctuations expressives.

Qui est-« il » dans votre œuvre ? Si Butor introduisait « la modification » par son « vous » légendaire, de votre côté, vous vous lancez dans un récit à la 3^e personne qui vous masque et vous démasque. Sous la richesse du lexique, sous les accords harmonieux de la conjugaison, votre petite musique nous entête, surgie de vos choix stylistiques. Ce ne sont pas des choix d'acrobates, soucieux de montrer leur agilité. Ce sont des choix qui vont ailleurs, au cœur de vous-même, au cœur de nous-mêmes, au cœur de la littérature à la mode ? hors de la mode ? Qu'importe.

Votre écriture, Jean-Paul CHABRIER, si elle rappelle parfois Joyce, Alain-Fournier, Wolf, Butor ou Sarraute, est avant tout la vôtre. Elle permet à la littérature que nous fêtons aujourd'hui d'acquiescer et de couronner une nouvelle partition, en même temps qu'elle nous offre l'accès à une réflexion à fleur de peau sur les sentiments amoureux et, en définitive, sur l'amour de l'art, à travers un des ses genres majeurs, le roman.

Telles sont les qualités qu'en humble lecteur, je me plais à souligner ce soir. C'est pour votre exigence dans votre travail d'écrivain, votre intransigeance quant à la fonction que vous assignez à la littérature, que d'excellents éditeurs ont accueilli vos livres, permettant à des lecteurs plus nombreux de les découvrir et d'échapper pour un temps, hélas, aux bruits assourdissants du monde, à sa cruauté parfois.

Nous formons le souhait que ce prix participe à une plus large reconnaissance de votre œuvre, dont nous donnons à lire quelques inédits dans le livret hors commerce qui sera remis dès ce soir, puis très largement offert dans la région Poitou-Charentes.

Les lecteurs y retrouveront l'extrême délicatesse de votre plume, mais également de votre humour, car il convient d'ajouter que l'on peut rire – sinon sourire - en parcourant vos textes, ce qui n'est pas la moindre de leurs qualités.

Olivier Cazenave
Président du Centre pour le livre et la lecture en Poitou-Charentes